

Alain Saliez

HOMME ! SWEET HOMME ?

3^e partie : Au-delà du réel

Roman

Atramenta

1. LE DÉPART DE ROSE

Depuis dix mois, Rose vit dans la maison de sa tante Aline qui s'en est allée dans sa cent deuxième année. « Toutes les bonnes choses ont une fin », disait la centenaire quand elle parlait du moment où elle partirait rejoindre Edgar, celui que tous surnommaient « le bon-vivant », mais qui, hélas, brutalisait régulièrement sa femme. Parfois, le samedi matin, lorsqu'il constatait les marques que ses mains ou ses poings avaient laissées sur le corps d'Aline, en larmes, il s'excusait et lui promettait des choses qu'un nouvel excès d'éthanol allait contredire.

« Edgar n'est pas méchant, c'est l'alcool qui l'est. »

C'est avec ces mots qu'Aline expliquait son endurance et sa patience à ceux qui s'inquiétaient des traces qu'elle ne prenait plus la peine de dissimuler.

Rose se souvient des hématomes sur le corps de sa tante, particulièrement durant la belle saison quand, en tenue légère, elle s'activait au jardin. Les coups assésés par Edgar coloraient sa peau qui lentement virait du bleu au jaune.

Dans les milieux pauvres de l'époque, on ne remplaçait pas, on réparait, on recollait ce qui pouvait l'être, parfois vainement. Le divorce était réservé à ceux dont le titre et la fortune héritée octroyaient ce privilège. Pour quelques familles gavées d'or et d'argent à en vomir, il arrivait parfois que l'Église accepte l'annulation du mariage. Ouvrier mineur, Edgar expliquait avec ironie que l'in-

dulgence de Rome se basait sur un adage bien connu qui prétend à qui veut l'entendre que l'argent ne fait pas le bonheur. Il prétendait que contre une somme d'argent plus que rondelette, les hommes en soutane du Vatican s'octroyaient le pouvoir de briser les liens sacrés du mariage afin d'aider les malheureux riches à se reconstruire. Après s'être verbalement défoulé, Edgar se versait un autre verre de genièvre, se souvient Rose.

La cause du calvaire quotidien de tante Aline fut l'obstination de dame Nature. Celle-ci refusa obstinément de lui donner l'enfant qu'elle désirait autant que son mari. Quand Edgar l'accusait stupidement d'avoir le ventre infertile, elle lui rétorquait que le problème venait de lui. La volée de bois vert qui s'ensuivait mettait un terme à la conversation.

La demeure que tante Aline a léguée à sa nièce nécessite divers travaux de rénovation afin d'en optimiser l'agrément. Toutefois, la vieille bâtisse renferme tant de tendres souvenirs que Rose est très heureuse d'en occuper l'espace.

Les portes et les fenêtres en chêne travaillées à la main par les artisans d'autrefois sont au bout du rouleau. Petit à petit, les pluies et le soleil les ont usées.

Durant l'hiver, le froid sourdait pleinement par le simple vitrage et, plus dense que l'air chaud, il s'étendait largement sur le sol. Le carrelage constamment glacé n'incita pas Rose à y poser ses pieds nus une seconde fois, le premier essai fut si convaincant qu'elle ne s'y risqua plus. Les efforts du vieux poêle à mazout, aux flammes jaunies par les ans, ne suffisaient pas à chauffer correctement une pièce trop grande pour la quantité de calories qu'il prodiguait. Juste après le Nouvel An, lorsque la bise glaciale d'est souffla, le vieux « Bodart et Gonay » trôna fièrement, mais ce fut le froid qui régna en maître absolu. La limite de l'inconfort ondulait entre trente et soixante centimètres du sol, selon la direction et l'intensité du vent. Quand la carte d'identité de la personne qui vit en ce lieu révèle que

celle-ci poussa son premier cri entre la « Grande » Guerre et la « drôle », il faut avoir l'âme d'une résistante pour accepter de vivre dans cet inconfort.

Tous les matins de janvier furent secs, mais rigoureux. Néanmoins, cela n'empêcha pas Rose de descendre au village. Dans les petits commerces qu'elle fréquentait, elle en profitait pour parler autant que possible avec l'un ou l'autre courageux qui, pour les mêmes raisons, avait également décidé de quitter son fauteuil. Dès qu'elle rentrait, elle glissait ses pieds glacés dans des charentaises neuves qui les réchauffaient rapidement. Son bref séjour dans un camp « de l'horreur » lui apprit tout sur l'acceptation du mot « souffrir ». Quand elle quitta ce lieu où des deux côtés du fusil l'humain n'existait plus, c'est en relativisant au maximum les événements douloureux qu'elle traversa les ans. « Manquer de calories dans un salon est nettement plus aisé à supporter que de manquer de calories pour survivre », se répétait-elle quand un frisson lui traversait le corps.

Malgré les petits inconforts, Rose se sent bien sous le toit que tante Aline lui a légué. La sœur de sa maman y fit de vieux os et Rose compte bien l'imiter. À ses yeux, ce qui valorise cette demeure largement centenaire est le magnifique verger qui entoure trois des quatre façades et dont certains arbres l'ont vue grandir et jouer sous leurs branches protectrices.

Ses iris bleus tournés vers la fenêtre traversée par l'aube naissante, Rose se remémore le jour où elle se rendit chez le notaire afin d'y régler les formalités concernant les dernières volontés de sa tante. Rose et maître François grandirent dans le village dont la qualité des chicons est réputée dans la région montoise. Tous deux parlèrent longuement. Bien que très jeune au moment des faits évoqués, le notaire se souvint de tous ces bouts de vie indélébiles et, très vite, une douce nostalgie s'installa dans l'étude. Rose lui rappela qu'il avait cinq ans à peine lorsqu'un matin, main dans la main et sous une pluie battante, ils parcoururent champs et prairies. À leur retour,

celui qui allait devenir maître François se jeta dans les bras de tante Aline, tout heureuse de pouvoir serrer un enfant tout contre elle.

Sans attendre, le gamin lui dit :

« Nous avons vu deux “chevals”, un noir et un blanc ! »

Aussitôt, Aline le corrigea.

En culotte courte, celui dont la maîtrise des mots annonçait déjà son avenir professionnel lui répondit fermement qu’il n’était pas d’accord. Lorsque tante Aline demanda une explication, il argua que comme les deux équidés ne couraient pas dans la même prairie, on pouvait dire deux « chevaux » et non deux « chevals ». Même gamin, tout homme de loi en puissance a déjà réplique à tout même si, cette fois, il s’agissait d’une admirable ânerie parfaitement admissible, puisque sortie de la bouche d’un bambin.

Heureuse d’entendre l’argumentation de l’enfant, Aline se mit à rire et lui affirma :

« Toi, tu iras loin ! »

Elle ne croyait pas si bien dire, car le même brilla à tous les échelons, de la maternelle jusqu’à l’université.

Heureux de l’hilarité que sa remarque engendra, le futur notaire ajouta que les deux animaux avaient un boudin qui pendait sous le ventre. Bien qu’appréciant la charcuterie, Aline fut toutefois bien embarrassée avec ce boudin-là. Calmement, elle répliqua :

« Cela est normal, il s’agit d’étalons ! »

En entendant Rose exposer ces faits anciens, maître François pouffa de rire. Il certifia à celle qui attendait un éclaircissement que, à l’époque, la confusion fut si totale dans sa tête de même qu’il fut persuadé pendant de nombreuses années que ce qui sortait du ventre des animaux qui broutaient dans les champs s’appelait le « talon ».

C’est moins pour les paroles de maître François que pour son adorable petit défaut de prononciation que Rose sourit. Elle se souvint que, à l’époque, elle avait entendu un voisin évoquer que le papa de maître François avait un poil dans la main, mais que la génétique avait gentiment replacé le fil de kératine sur la langue de son fils.

Sortie de ses souvenirs, Rose se lève et ouvre les tentures auxquelles elle promet une doublure.

Alors qu'elle termine son petit-déjeuner, les cloches de l'église du village sonnent plus longtemps que d'habitude, car, aujourd'hui, la Vierge est fêtée.

Elle ouvre un magazine à la page où l'on évoque les signes du zodiaque. Bien qu'elle n'y accorde pas la moindre importance, chaque semaine, elle aime connaître la qualité de l'eau dans laquelle les Poissons vont évoluer. À haute voix, elle lit :

« Gardez les pieds sur terre. Vous désirerez l'inaccessible, mais cela pourrait vous jouer un mauvais tour. »

Soudain, une photo attire son attention. Une invitation est jointe à l'image :

« C'est la foire aux vaches et aux cochons, venez nombreux... »

« Va y avoir du monde assurément ! », dit Rose en riant.

Clarinette, une chatte tricolore, profite de la gaieté du moment pour réclamer bruyamment sa pâtée matinale. C'est Gérard, un ami de Max, son fils, qui lui proposa d'adopter Clarinette qu'une personne avait oubliée devant la porte de sa maison alors qu'il s'essayait à un instrument du même nom. Rose hésita trois petites secondes avant de l'accepter sous son toit.

Quelques jours plus tôt, lorsque Max relata à sa maman qu'une maison d'édition acceptait de publier son premier roman « Tant qu'il y aura des étoiles », Rose resta de marbre. Rodé à l'indifférence et l'hermétisme de sa maman envers tout ce qui touche les mondes artistique et littéraire, l'écrivain fut néanmoins fier de le lui annoncer.

« Ceux qui ont lu ton livre affirment que l'histoire est un véritable concentré de plaisir », dit Rose.

Bien que très surpris par ce compliment, Max ajouta que Gérard avait poussé le culot jusqu'à comparer le récit à un orgasme prolongé. Émanant de la bouche de celui qu'elle surnomme Gégé, Rose ne fut pas étonnée par la légèreté de la formule.

Comme ceux qui ont consacré du temps et une bonne dose d'énergie à aligner des mots, des phrases et des chapitres pour façonner une histoire, l'écrivain pense aussi qu'écrire est plus difficile que mourir. Néanmoins, cela ne l'empêcha pas d'entreprendre un nouvel ouvrage, un thriller cette fois. Il est convaincu que ce dernier sera accueilli avec autant d'enthousiasme, mais par un public différent.

Ce soir, Rose reçoit son fils, Caro et leurs filles, Stéphanie et Justine. Cette dernière viendra accompagnée de Rachid, que Rose surnomme « l'attitré ».

Pour la petite fête, Rose a prévu de préparer des tartes aux prunes de son jardin.

La recette lui fut transmise par sa mère qui, elle-même, l'avait reçue écrite de la main de sa sœur aînée, feu tante Aline. Le papier est vieux, mais les mots qui y sont inscrits sont un véritable petit trésor pour les palais fins et gourmands.

Toutefois, en ce jour de l'Assomption, le recueillement précédera la cueillette des prunes et la préparation de la pâte. Rose s'endimanche, car elle a décidé d'aller « à messe ». Cette expression, elle la connaît depuis sa tendre enfance et, bien que relevant du patois local, elle l'utilise encore lorsqu'elle a l'intention de se rendre dans la maison du Seigneur, là où l'entrée principale regarde le soleil couchant. Bien qu'elle ne soit pas un pilier d'église, à chaque grande fête religieuse, Rose affectionne d'aller se replonger dans l'atmosphère sereine qui règne en ce lieu saint. Elle enfle des escarpins, une de ses rares paires qui daignent encore accueillir ses pieds gonflés par les ans sans trop la faire souffrir.

Pour le jour de son inhumation, elle a demandé qu'on la chausse avec une paire bien plus belle, mais qui lui comprime les orteils. Sourire en coin, elle ajouta :

« Le jour où je partirai les pieds devant, je veux que ceux-ci soient impeccablement chaussés !... Même si la paire que j'ai choisie pour ce dernier voyage me fait mal, je jure de ne pas me plaindre ! »

À l'église, Bienvenu, le nouveau prêtre, est grand et sa peau noir ébène. Le contraste avec sa soutane claire est surprenant, mais beau. Depuis le mois de décembre, il remplace l'abbé Dudéclin dont l'overdose de Beaujolais nouveau porta un coup fatal à son foie. Si jadis, la silicose décimait les mineurs de la région, c'est la cirrhose « paroissiale » qui eut raison du brave Baudouin Dudéclin. Rose se remémore les paroles du vieil abbé qui, malgré son pif bourguignon, avait le nez fin. Aujourd'hui encore, bien que très humains, les écarts de cet homme d'Église font toujours ricaner les athées, se taire les pieuses consciences et ont doté d'une amnésie partielle les croyants les plus obtus. N'appartenant à aucune de ces catégories, Rose sourit en se remémorant la mine rougeaude de l'abbé. Pour combler sa solitude au fond des douze sacristies qu'il était amené à fréquenter, l'abbé sirotait quotidiennement une bouteille de Monbazillac, ce blanc doux, gouleyant à souhait, qu'il avait adopté comme vin de messe. Dans un froid humide, il attaquait le nectar du Périgord pourpre afin de se revigorer la carcasse. Dans les villages où il donnait l'absolution contre quelques « Notre Père », les âmes repentantes se comptaient régulièrement sur les doigts d'une main. À propos de la désertion des confessionnaux, Baudouin Dudéclin avait une explication simple qu'il ne cachait pas. Sa théorie était fondée sur une évidence. Il expliquait à ses fidèles que, de nos jours, le seuil du péché était rarement atteint, car le flou qui entourait la notion de faute se développait si vite qu'il en était réduit à une indéfinition. Au fil des ans, il avait également constaté que lorsqu'une désobéissance ou une gaffe était commise, le ou la responsable reportait systématiquement le méfait sur un autre individu qui lui-même s'empressait de le lui renvoyer ou de le balancer sur une quelconque tête de Turc... ces rejets directs, presque instinctifs, avaient eu pour conséquence que, personne ne se sentant responsable de rien, les âmes intimement persuadées d'être *clean* avaient déserté les lieux où les prêtres écoutent les pénitents en confession. Curieusement, à titre posthume, il fut promu curé. Officiellement, ce sont tous les services

qu'il rendit au diocèse qui lui firent prendre du galon. Officieusement, on évoqua surtout sa grande discrétion et, bien qu'en vie, son silence tomba à propos des dissonances entre les propos et les actes de son supérieur direct.

Au moment de l'offrande, Rose prend conscience qu'elle écoutait Bienvenu d'une oreille distraite. Pour se racheter et contribuer à la rénovation de l'édifice religieux, elle plonge la main dans son sac afin d'en extraire un porte-billets. En ouvrant ce dernier, ses yeux fixent la seule photo qui ne la quitte jamais, celle de l'homme qu'elle ne put épouser à cause d'un accident de plongée qui ne lui laissa aucune chance. Par dépit, elle unit son destin à celui de Daniel, le frère du disparu. La grive envolée, elle se contenta d'un merle, avoua-t-elle à son mari lorsqu'ils décidèrent d'un commun accord de ne plus cohabiter.

Soudain, bien que contenu, un brouhaha général contraste avec le caractère pieux du lieu.

Le prêtre vient d'affirmer que Sa Sainteté le pape a reconnu le plaisir sexuel comme étant divin. Il a ajouté :

« Allez et procréez en paix ! »

Certains fidèles applaudissent... d'autres semblent avoir oublié ce genre de plaisir, voire ne pas le connaître.

De retour chez elle, à l'instant où elle introduit la clé dans la serrure, Rose entend la vieille horloge comtoise, aussi âgée que les murs, entamer une série de dix coups.

Les autres années à pareille époque, après le dernier signe de croix, Rose s'attela à préparer un repas festif, mais, depuis quelques mois, une arthrose récurrente la handicape parfois si fort qu'elle ne lui permet plus de rester longtemps debout devant les fourneaux. C'est pour cette raison qu'elle reçoit Max et sa famille pour savourer une tarte recouverte de prunes dont la chaleur du soleil de juillet a accéléré le mûrissement.

Au loin, les deux bouleaux qui dominant les arbres fruitiers ont aussi beaucoup souffert de la canicule persistante. Les troncs en ont les bras qui pendent anormalement. En fin de journée, ils devront retrouver des forces pour affronter les orages prévus violents.

Avec le panier en osier qu'utilisait sa tante, Rose entre dans le verger dont la plupart des arbres l'ont vue grandir. Quelques branches cassées trahissent le passage de gamins qui, tout comme elle au même âge, pratiquent la maraude.

« Ils doivent apprécier les maux de ventre, car les poires qu'ils ont chapardées sont loin d'être mûres ! », dit-elle à voix haute.

Contre la haie de la propriété voisine, une échelle en bois l'attend. Rose entend le ruisseau dans lequel elle se baignait pendant l'occupation allemande, tandis que Clarinette vomit le moineau qu'elle vient d'engloutir.

« Lui aussi n'était pas mûr ! », dit Rose à sa chatte qui recrache une dernière plume.

Les prunes Président que la vieille dame s'apprête à cueillir sont gorgées de soleil. Au sol, les guêpes plongent leurs puissantes mandibules dans la chair sucrée des fruits. Rose veille à ne pas les déranger. Comme souvent sur cette terre, c'est lorsqu'on côtoie les sommets qu'on se sucre le plus, les prunes Président n'échappent pas à cette règle. C'est donc en haut de l'arbre fruitier que Rose s'apprête à grimper.

Au pied de l'arbre, Clarinette tourne en rond. Après avoir régurgité un piaf, voilà la petite bête qui entame une course folle afin d'attraper... sa queue. Actives, les guêpes s'en battent le dard. Inlassablement, elles piochent dans les fruits à la peau bleutée. Comme pour narguer le destin, la prudence grandit avec les ans. C'est la raison pour laquelle Rose déplace l'échelle tout en vérifiant sa stabilité. La branche choisie est assurément plus solide.

Pendant qu'elle gravit les échelons, Clarinette fait le gros dos tout en sautillant. Face à elle, une pie la regarde avec indifférence, presque du dédain. La main délicate de Rose entame la cueillette. Alors que le seau s'alourdit rapidement, Rose monte lentement.

Vieillir, ce naufrage auquel chacun est confronté tôt ou tard, semble ne pas avoir encore atteint la cueilleuse. En apparence seulement, car son genou gauche ne lui permet pas de monter à l'échelon supérieur. C'est donc toujours du pied droit qu'elle s'y attelle.

« *Qui va piano, va sano !* », se rappelle-t-elle à cet instant.

Il reste de beaux fruits à cueillir sur les branches intermédiaires, mais, pour les atteindre, Rose doit déplacer l'échelle. Attirée par les hautes branches où siègent les meilleurs fruits, Rose poursuit son ascension. Soudain, le bras droit tendu vers le ciel, elle ressent une douleur vive au niveau du cou. Avec la main, Rose attrape l'abeille dont le dard est resté ancré dans sa peau. Rose pose ses mains sur l'avant-dernier échelon lorsqu'une douleur infiniment plus intense raidit son corps. Son cœur vient de la laisser tomber. Son corps tombe lourdement, très lourdement. L'eau du ruisseau poursuit son cours, mais Rose ne l'entend plus. Les astres conseillaient aux Poissons de garder les pieds sur terre et d'éviter l'inaccessible, Rose aurait dû les écouter.

Sur les berges du fleuve où elle navigue à présent, Rose retrouve Mathieu, son ancien fiancé, ainsi que celles et ceux qui peuplaient ses plus doux souvenirs.

Au sol, les guêpes ont été dérangées, mais, déjà, elles reprennent l'estival festin. Curieux, d'autres insectes s'approchent du corps immobile. Quelques diptères survolent le visage de Rose devenu pâle. Certains se posent sur ses mains inoffensives.

À l'église, Bienvenu affirmera que Rose n'est pas morte « pour des prunes », mais bien parce qu'elle voulait offrir les meilleurs fruits à ceux qu'elle aimait. Personne ne lui en tiendra rigueur, car, bien qu'il maîtrise parfaitement la langue française, il n'y a jamais eu de prunes là où il grandit.

Rose sera enterrée à quelques pas de celui qui fut privé de l'amour qu'elle aurait aimé lui donner.

Sur le chemin qui mène la défunte vers sa dernière demeure, le noir et le gris suivent le corbillard. Seul le tailleur jaune vif que porte Caro en émerge. Une large ceinture noire coupant le jaune en deux

ainsi que des chaussures assorties contrastent avec le coloris qu'elle a choisi pour accompagner Rose. Derrière des lunettes foncées, la femme de Max sanglote dignement.

Lorsqu'une lointaine cousine, aussi riche qu'indifférente à l'égard de celle qui repose dans le caveau, se risque à lui faire remarquer que la cérémonie du jour marque la disparition d'une personne et non l'union de deux êtres, Caro enlève ses lunettes et, sur un ton cassant, elle lui répond :

« Rose avait horreur du noir !... Sa couleur préférée était le jaune !

Alors que Caro replace ses lunettes, la dame lance :

– Vos yeux !!... Qu'ont-ils ?

– Un Rimmel waterproof m'aurait évité pareil désagrément, j'en conviens, affirme Caro.

– Votre Rimmel n'est pas en cause, mais...

– Mesdames, s'il vous plaît... », interpelle le maître de cérémonie invitant les personnes à saluer Rose une dernière fois.

Ce sont des pétales de la reine des fleurs qui recouvrent le cercueil de Rose.

Le geste accompli, discrètement, Caro disparaît laissant, de ce fait, Max et ses filles dans une incompréhension certaine.

Gérard, qui a vu la femme de son ami s'éclipser, demande :

« Où est-elle partie ?

– Si je savais déjà pourquoi, je m'en contenterais !... répond Max.

– Les femmes sont parfois surprenantes... mais pour le coup, Caro fait fort !

– Elle ressemble de moins en moins à la femme que j'ai épousée ! ... Justine et Stéphanie s'inquiètent de son changement d'attitude, de ses silences prolongés !...

– La ménopause ? croit bon de demander Gérard.

– Je l'avais oubliée, celle-là... », avoue Max.

Lorsque Gérard suggère à son ami d'emmener sa femme consulter un psy, Max réplique qu'au train où vont les choses, c'est lui qui va devoir y aller.

Quelques mois plus tard, les biens de la défunte sont répartis selon ses dernières volontés, actées chez le notaire.

Daniel a hérité des bijoux qu'il lui avait offerts pour apaiser les tensions récurrentes entre Rose et lui. Il les gardera un moment puis, lors d'évènements heureux, il les offrira, un à la fois, à ses petites-filles.

Lorsqu'un proche vient à partir, le passé ressemble souvent à un énorme pudding multicolore aux formes floues et aux goûts divers qui laissent invariablement des relents, ceux des regrets et des remords... Daniel en a beaucoup.